

## Henri Marrou syndicaliste à la CFDT entre février 1941 et janvier 1943

Les textes qui suivent sont des résumés d'interventions de Henri-Irénée Marrou devant les militants CFTC de l'Ecole Normale Sociale Ouvrière de Lyon, devenue l'Association « La Rencontre », soit à Lyon soit à La Rivette. Marrou y a été introduit par Paul Vignaux. Ces notes retrouvées dans divers dépôts d'archives, même si elles n'ont pas été revues par lui, et sont donc d'une qualité inégale, restituent la parole et les positions de celui « qui a su gagner toutes les sympathies par sa simplicité et son engagement » entre février 1941 et janvier 1943. De la part de Marrou, les références spirituelles mêlées aux analyses plus prosaïques n'étonneront pas : résistance religieuse et résistance politique ne sont pas dissociables pour le public CFTC et pour Marrou lui-même. On relèvera les thèmes traités : le rôle des travailleurs pour relever la nation ; une invitation à une réflexion ouverte sur les classes sociales en France ; le rôle de la liberté d'enseignement et de pensée dans une Ecole au service de la communauté nationale. Le dernier texte « Les caractères généraux d'une civilisation humaine », est de sa plume ; il utilise alors son pseudonyme Henri Davenson pour ce texte dense et médité : il est publié dans le N° 1 du bulletin *Le LIEN de la Rencontre* de janvier 1943, il suit une page de Gaston Tessier « Syndicalisme chrétien, toujours ». Henri-Irénée Marrou y exprime là aussi une argumentation spirituelle et politique de défense de la dignité de l'homme pour aujourd'hui et demain, texte sans aucune ambiguïté dans le contexte de l'époque.

### Document I

#### Journée d'études de l'E.N.S.O. du 16 février 1941<sup>1</sup>

#### LA CONSCIENCE OUVRIÈRE ET LE SENTIMENT NATIONAL

C'est de la conscience ouvrière et du sentiment national que nous entretient M.Marrou<sup>2</sup> l'après-midi. Son but, nous dit-il, est de nous aider à assimiler les idées de M Lacroix<sup>3</sup>, car celles-ci ne sont fécondes qu'à la condition d'être incarnées.

Beaucoup de gens s'en vont répétant que la classe ouvrière est responsable de la défaite.

Est-ce exact ? Il est bien vrai que les ouvriers réagissaient lorsqu'on essayait de faire vibrer en eux la corde nationale, mais surtout parce qu'ils sentaient que c'était là un argument dans la main de leurs adversaires.

<sup>1</sup> Archives municipales de Lyon, archives de *la Chronique sociale*, 132 ii 58

<sup>2</sup> « M. Mauroux » écrit le compte rendu, ce que nous avons corrigé, comme nous avons mis entre crochets des compléments de lisibilité.

<sup>3</sup> Cette journée a été conçue à la suite de celle du 19 janvier où Paul Vignaux avait présenté le « Manifeste des Douze » (signé de neuf dirigeants CGT et de 3 CFTC), ce qui avait suscité une demande complémentaires des participants. Avant Marrou, Jean Lacroix était intervenu comme philosophe sur « Patrie, Nation, Etat » et son langage, selon le compte rendu « avait nuit à l'immédiate compréhension du cours ».

Cependant, ce reproche est dans une large mesure justifié. Car l'ouvrier français, s'il restait bien français, n'avait pas et ne cherchait pas à prendre conscience des problèmes nationaux.

Mais les sentiments très profonds dont on vit sans les analyser en période normale, il faut, quand les choses vont mal, les remettre en question. Il ne suffit pas de dire on y va. Il faut savoir où on va.

Reconnaissons que la conscience ouvrière a négligé le fait national, en face d'un grand prolétariat mondial. C'est là une lacune due au réflexe marxiste, s'exerçant dans un sens non national. Lequel suppose une idée strictement rationaliste, présentant un monde en train de s'unifier, et où ne resteront plus que des données très simples : un grand capitalisme mondial, en face d'un grand prolétariat mondial. Or, nous avons constaté, à mesure que le capitalisme accentuait sa décomposition, que les nationalismes s'exacerbaient et empêchaient cette unification.

Le fait national demeure un phénomène de la vie des hommes. Il est de notre devoir de réfléchir là-dessus et d'apprendre à devenir conscients de notre dette envers notre pays. C'est notre patrie, c'est notre nation qui nous a faits ce que nous sommes et nous avons une dette envers elle.

La nation, c'est, en gros, tout ce que nous avons reçu de notre père, puis de notre grand-père, c'est un héritage. Mais la terre nationale, ce n'est pas seulement celle où il y a des tombes, mais aussi où il y a des berceaux. Et à nos enfants, il faut nous laisser au moins autant de bienfaits que nous en avons reçus, c'est-à-dire, l'indépendance, l'autonomie, la liberté, l'honneur, non pas seulement la fierté d'un grand passé, mais l'ouverture sur un grand avenir.

Ici, M. Marrou nous invite à voir en quoi consistent, vivant en nous, les notions que M. Lacroix a définies ce matin [à propos de la Nation] :

- Divers éléments [sont souvent évoqués à son propos] :
- [La] Race - La nation sera d'autant plus homogène que les gens qui la composent sont de même race.
- [L'] attachement au sol
- La langue - pas toujours nécessaire, mais extrêmement importante parce que moyen de transmission de la culture.

[En fait] Il est extrêmement difficile de définir une nation, parce que chacune d'elles présente quelques-uns de ces éléments, mais rarement tous.

En dernière analyse, qu'est-ce qui fonde donc ce sentiment ? Sinon le sentiment d'appartenir à une communauté, à un bloc. Peu important les causes historiques qui nous rassemblent. peu important les accidents qui ont constitué cette communauté, ce qui fait la France, c'est l'acceptation, pleine, libre, complète de cette situation de fait. Un peuple existe aussi longtemps que vit dans le coeur de ses fils le sentiment de cette communauté.

Or, si la Nation est fondée sur la communauté, la communauté n'a pas le droit de retrancher une partie d'elle-même. Et chacun de ses enfants doit renforcer en lui le sentiment de cette fraternité. Il faut donc que tous participent, et très largement, à la vie nationale. Il ne faut pas qu'une classe s'arroge le monopole de la Patrie. Si l'on veut une communauté solide, il faut une justice sociale solide. C'est de là que découle la tâche des militants ouvriers. Car la classe ouvrière est, dans une nation moderne, une source de puissance, de forces incomparables. On ne fera pas une France contre les ouvriers, sans les ouvriers. Il faut qu'ils aient leur place dans l'oeuvre de reconstruction nationale.

De plus, nous sommes chrétiens et nous savons que, si la Patrie est une grande chose dans l'homme, elle n'est pas tout l'homme. Nous devons savoir regarder au-delà de nos frontières, avoir un sentiment de fraternité pour les hommes de tous les pays, nous sentir membres d'une communauté humaine. Il faudra que nous renouions les liens que la guerre a coupés. A cause de la charité qui nous unit à tous. Si nous ne voulons pas renouveler les malheurs que nous vivons, il faut baigner toute notre vie nationale de vie surnaturelle, de respect et d'amour.

Ce cours amène une discussion très aisée et très intéressante.

## Document II

### **Session de La Rivette<sup>4</sup> 16 août 1941**

#### **LES TRAVAILLEURS ET LA NATION**

L'après-midi nous amène un gros orage et une visite impatientement attendue, celle du Cardinal [Gerlier] qui veut bien passer un grand moment avec nous et s'intéresser à nos travaux. Lui succède<sup>5</sup> un professeur qui, pour n'être pas venu souvent parmi nous, a su déjà gagner toutes les sympathies par sa simplicité et son engagement : c'est Monsieur MARROU, dont nous avons appris avec joie la prochaine nomination à Lyon, ce qui nous vaudra certainement le plaisir de l'entendre à nouveau. Il nous parlera des TRAVAILLEURS DE LA NATION.

Il examine tour à tour les devoirs des Travailleurs ouvriers de la Nation, de la Nation envers les Travailleurs et la place des Travailleurs dans la Nation.

Les Travailleurs ont des devoirs dans la Nation, cela est un fait ; le premier de ceux-ci c'est de maintenir très vif le sentiment national que, peut-être, le marxisme aidant, la classe ouvrière avait négligé. Il faut donc se dégager de cette idéologie ; si, dans un certain sens, l'Internationale de Marx existe, le phénomène national s'est révélé de plus en plus fort, à mesure que se

---

<sup>4</sup> Archives municipales de Lyon, archives de *la Chronique sociale*, 132 ii 58. Il existe deux versions qui ne varient que sur des détails et que nous avons fusionnées.

<sup>5</sup> Dans la même journée, Joseph Hours, autre historien, avait évoqué « l'histoire du mouvement ouvrier français. » la session sur trois jours porte aussi sur l'économie dirigée et le problème de l'organisation professionnelle.

construisaient ces internationales. Ensuite, c'est la volonté d'avoir une patrie unie, prospère et libre, parce que c'est tout cela qui fait la valeur de la vie. La France c'est aussi pour nous certaines possibilités de réaliser une société chrétienne.

C'est la Patrie qui nous a faits, nous Français, ce que nous sommes. Ouvriers comme bourgeois, nous devons à notre pays tout ce qu'il nous demande. De même qu'un mari n'a pas le droit d'abandonner sa femme parce qu'elle est une mégère, de même nous n'avons pas le droit de laisser notre patrie parce qu'elle n'est pas toujours bonne. Mais c'est là une position héroïque. Ce n'est pas l'idéal de la vie nationale qu'une classe soit toujours sacrifiée aux autres. L'idéal de la société nationale, c'est une société dans laquelle tous les fils d'une même Patrie sont à leur place, où aucun d'entre eux n'a l'impression d'être sacrifié à un fils aîné. C'est la justification d'un mouvement ouvrier qui, défendant des valeurs matérielles, lutte également pour maintenir un certain idéal qui est celui de la classe ouvrière, le droit au pain quotidien, à la vie de famille, à une existence pleinement humaine, au même titre que les autres classes de la Société. Ce faisant, c'est l'unité et l'intérêt national que nous défendons.

Les ouvriers ont encore une raison de plus de lever la tête et de parler : si la France est une grande Nation, il faut avoir la franchise de le reconnaître, c'est en grande partie aux ouvriers de l'industrie et des transports qu'elle le doit. C'est une vérité de fait. La France est ce qu'elle est dans une certaine mesure parce qu'elle est une nation industrielle et non pas essentiellement agricole. Ce qui fait l'harmonie française c'est parce qu'il y a un certain équilibre entre ces deux sources de richesse et c'est pour cela qu'elle a souvent été à l'abri des grandes crises.

C'est la classe ouvrière, conclut Monsieur Marrou, qui est la base solide de la grandeur d'une Nation moderne. Lorsque vous revendiquez, c'est dans l'intérêt de la prospérité nationale. Vous pouvez, vous devez donc revendiquer une grande place : si la France veut redevenir ce qu'elle était, un grand Pays, c'est à votre travail qu'elle le devra.

La soirée, comme la veille, se termina par des chants et des jeux ; mais le sol détrempé interdit toute sortie nocturne.

### Document III

#### **Journée de l' E.N.S.O. du 18 janvier 1942<sup>6</sup>**

#### **TABLEAU DES CLASSES SOCIALES DANS LA FRANCE D'AUJOURD'HUI**

La notion de Classe est quelque chose de très complexe parce qu'il y a plusieurs manières d'envisager la Classe. Si nous savons très bien ce que représente l'idéal de la classe ouvrière, par exemple, dès que nous voulons définir cette classe scientifiquement au point de vue sociologique, nous rencontrons tout de suite de nombreuses difficultés. Peut-on assimiler un employé à un ouvrier de l'industrie lourde ? Les fonctionnaires peuvent-ils être

---

<sup>6</sup> Archives départementales du Rhône, 68 J 22.

incorporés à la classe ouvrière ? Nous allons rencontrer tout de suite et partout cette même difficulté et il n'est pas possible de réduire à deux ou trois idées claires ce qui veut suivre la réalité elle-même. Cependant, pour tracer un "itinéraire" dans ce terrain marécageux, l'exposé se divisera en trois parties :

- 1- Y a-t-il des Classes sociales en France ?
- 2- Tableau des classes actuelles.
- 3- Evolution en cours.

\*

1- Remarquons immédiatement qu'étant en pleine période révolutionnaire, les classes sociales ne sont pas stables, mais en train de se transformer complètement. En conséquence, y a-t-il des classes sociales en France ? Oui, évidemment. Il est cependant des Sociétés sans classes, d'où il ne suit pas que tout le monde y soit égal, car l'égalité absolue n'existe pas. Il est des sociétés nomades, des tribus où certains possèdent plus de richesses, mais où il n'y a pas de différence de nature entre la vie du pauvre et celle du riche. L'un et l'autre vivent dans la même atmosphère. Examinons les sociétés modernes :

L'URSS ne peut être prise en exemple parce qu'il est bien difficile d'en connaître la situation exacte. De plus, le régime est jeune et le problème est de savoir si le régime communiste prétendu sans classe n'est pas en train d'édifier une classe dirigeante, celle du fonctionariat.

Régimes totalitaires = Etat assumant la responsabilité de la vie nationale, y compris la vie économique. Conséquence encore : fonctionnarisme.

Mais il est des pays sans classes : Pays scandinaves où n'existe pas, en Suède surtout, le fossé qui sépare chez nous grands patrons et ouvriers. Aux USA, les grandes distinctions séparant les gens de différents milieux n'existent pas aussi marquées.

- Tout ceci pour faire sentir de façon concrète ce que nous allons chercher à préciser : la France est un pays où il y a des classes sociales. Dans la communauté française, il existe une égalité spirituelle et une égalité juridique, il y a néanmoins des inégalités économiques qui se traduisent par des différences de vie si importantes que la société se compose de parties closes les unes aux autres. Le problème c'est qu'il n'existe pas seulement entre riches et pauvres une différence de quantité, mais un sentiment d'infériorité et de supériorité et surtout d'étrangéité.

Nous pouvons donc dire que l'on appelle Classe, à l'intérieur de la communauté nationale, une communauté dans laquelle les gens s'invitent et se marient.

## 2- Tableau des classes sociales en France

Ce tableau est très difficile à tracer parce qu'il n'y a pas une ou deux classes et que l'on peut appartenir selon le plan considéré simultanément à plusieurs classes. L'on a des exemples typiques de gens exerçant la même profession et qui peuvent, suivant le lieu où ils l'exercent, appartenir à une classe inférieure ou supérieure (fermiers). Il y a aussi le sentiment de supériorité qui joue et qui fait que tel commerçant se sent supérieur à tel commerçant d'une autre branche (soierie contre alimentation par exemple).

Concluons : La Société française est morcelée et émietlée entre une série de classes sociales qui ont, les unes par rapport aux autres, un certain sentiment d'étrangéité. Les marxistes ont voulu simplifier les choses en départageant le

monde en deux camps. La vérité est beaucoup plus complexe. Il n'y a pas un prolétariat d'un côté et une bourgeoisie de l'autre.

### 3- L'évolution en cours.

Le fait important de l'évolution actuelle n'est pas la mobilité des individus qui passent d'une classe à une autre, mais c'est le fait que les éléments de différenciation, les "barrières" entre classes ont tendance à s'estomper, à disparaître.

a) La richesse est mobile et incertaine, peu de fortunes assises. La richesse s'acquiert et se dissipe en une génération. Même si on est riche, on n'est pas sûr de le rester et il faut travailler pour le rester.

b) Le costume ne distingue plus les classes. Il y a un siècle, on classait les habitants d'une ville en "blouses" et "redingotes".

c) La nourriture aussi est devenue identique. L'évolution s'est accomplie au lendemain de 14/18.

d) Par contre le logement continue à distinguer les classes. On a suivant les degrés, soit la combinaison chambre-cuisine, soit l'appartement avec une salle à manger, soit l'appartement avec salon.

e) Les distractions sont aussi nivelées ; l'auto est plus démocratique que les "équipages" à chevaux. De même la TSF comparée au piano, le cinéma au théâtre.

f) Grâce aux bourses et à l'école unique, beaucoup de fils du peuple font des études et d'autre part les nouveaux riches sont souvent incultes.

g) Restent les "manières", mais même cela s'émiette : nouveaux riches peu polis, invasion des moeurs américaines et sportives.

### Conclusion :

Les classes sont morcelées, communiquant les unes avec les autres par des transitions insensibles et ne se distinguant plus guère par des caractères solides. La société française est en pleine période révolutionnaire : les vieilles classes sont en train de disparaître, il est difficile de prévoir ce que sera l'avenir.

## Document IV

### **Journée d'études des Semaines sociales à La Rivette<sup>7</sup> 13 octobre 1942**

#### **DANS UNE ÉCOLE AU SERVICE DE LA COMMUNAUTÉ NATIONALE : LA LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT ET DE PENSÉE**

#### 1- Sur le plan idéal

Communauté nationale - dans la pensée allemande qui date de 1886, [C'est] ce qui unit les hommes par un lien organique - opposé à la société artificielle.

---

<sup>7</sup> Archives municipales Lyon, archives de *la Chronique sociale*, 32 ii 45

Le problème n'existe pas alors, car tous les enfants étant dans la communauté, l'éducation n'aura d'effet que de la leur révéler : le maître leur apprend ce qu'il est lui-même comme membre de la communauté.

Assimilation à la communauté chrétienne : [la] communauté organique par la foi résoud les questions de enseignement chrétien donné par des maîtres chrétiens à des enfants chrétiens ; la question de la liberté ne se pose pas.

2 - Mais la différence est que l'une repose sur une foi explicite (credo-autorité), tandis que l'essence nationale est immanente : on ne sait pas en quoi [cela] consiste d'être français : sur quoi l'éducateur [va-t-il devoir ] s'appuyer pour préciser les notions à expliciter ?

La crainte est [donc] d'avoir un Etat policier en guise de communauté nationale. L'autorité donnera par imposition sa pensée propre par ses éducateurs. Construire-t-on communauté nationale au lieu de la révéler organiquement ? Par ex. l'école fasciste ne rendait pas un enseignement essentiellement italien, exprimant l'âme italienne : elle a professé des notions changeantes à cet égard. Dès que la communauté nationale sort de l'abstrait pour pénétrer dans le concret, il faut arriver à une formule - qui ne soit pas variable avec les événements qui entourent la vie nationale - ; elle ne peut donc être proposée par l'administration.

La prise de conscience de la conception de la communion nationale ne se fait pas par mot d'ordre politique.

3 - La nation, de fait, en France

Notre enseignement a négligé cette prise de conscience : il a le devoir d'exalter ce qui unit les Français, leurs valeurs nationales - prescriptions - interdictions de trahir ou de scandaliser ; c'est le reproche à faire aux instituteurs - le laïcisme était un totalitarisme.

Prudence d'expression envers l'enfant - ne pas cependant négliger certaines imperfections - être véridique, contre une apologétique imprudente - restauration de la notion de liberté.

En France : sauvegarder les traits particuliers du caractère français ; peuple critique, même grognard, moqueur (sourire [dans l'assistance]) ; notre conception de la communauté est chez nous très différente de celle des étrangers (italiens, peuple plus lyrique ; allemands, plus [absence du qualificatif])

Apporter une pudeur dans la communion.

- La tradition française est une tradition de liberté : nous héritons de Pascal et de Voltaire ; nous devons accepter nos pères sans les séparer, avec leurs défauts comme avec leurs qualités ; tendances divergentes entre les guides, chacun choisit ; donc pas de sélection dans le choix des valeurs nationales - comme on l'a fait jusqu'ici.

- [Il ne faut] pas que l'exaltation des valeurs aboutisse à mettre les Français en vase clos ; carrefour de l'Europe - touchant à tous les continents. Insérer nos valeurs dans un monde qui les dépasse  
Notion universelle de la France.

- lien entre l'enseignement et la recherche scientifique : exigence que les hommes de science soient libres dans leur pensée ; respect des travaux de culture française devant pousser en pure indépendance.

Document V

**Henri DAVENSON**

### **LES CARACTERES GÉNÉRAUX D'UNE CIVILISATION HUMAINE<sup>8</sup>**

- 1 -

Avant de commencer : éclairons notre lanterne, n'oublions jamais le conseil de Pascal : substituer mentalement la définition à la place du défini, et avoir toujours la définition si présente... que ces deux choses soient tellement jointes et inséparables dans une pensée qu'aussitôt que le discours exprime l'une, l'esprit y attache immédiatement l'autre ; nous allons parler de civilisation, qu'est-ce que la civilisation ? Je désignerai sous ce mot, non pas au sens actif, dynamique, l'effort, toujours inachevé et toujours repris, par lequel [on] essaie de s'élever au-dessus de la barbarie et de la vie primitive, mais, au sens antique, d'état d'avancement où cet effort est parvenu dans une société donnée à un certain moment de son histoire : l'ensemble constitué par les diverses techniques matérielles, économiques, politiques, les formes de l'organisation sociale, de l'art, de la science, de la pensée, de la morale et de la religion, les conditions collectives de vie auxquelles participent tous les membres de la société considérée.

En ce sens, toute société possède une civilisation. Il y a une science, l'ethnographie, qui étudie systématiquement toutes les formes de civilisation des peuples sauvages, ou "primitifs"; mais toutes les civilisations ne sont pas égales aux yeux du philosophe ou du moraliste : nous avons le droit de les juger au nom de l'idéal que nous nous formons de la civilisation possible. C'est ainsi que nous nous demanderons dans quelles conditions une civilisation mérite d'être considérée comme réellement, authentiquement humaine.

- 2 -

---

<sup>8</sup> *Le LIEN de la Rencontre*, N°1 Janvier 1943, p. 3-6. Institut d'histoire sociale, archives Gaston Tessier, caisse IV, dossier 23. Il s'agit d'une intervention prononcée à la session d'été de *La Rencontre* en août 1942. Elle a été reprise dans *Chronique sociale de France*, mars-avril 1943, p.113-118.



En ce sens, poser la question, c'est dans une certaine mesure en donner déjà la réponse ; la poser, en effet, c'est par là même proclamer qu'une civilisation doit se considérer comme au service de l'homme, doit se proposer comme but, comme fin immédiate (je ne dis pas, on verra plus loin pourquoi, comme fin unique, suprême) la vie de l'homme ; elle doit être un moyen, un ensemble de moyens qui permettent à l'homme de réaliser pleinement ce qui est sa destinée, sa vocation ici-bas.

Un moyen, une civilisation ne doit pas se considérer comme un but en elle-même, elle doit servir les hommes et non pas exiger d'eux qu'ils se sacrifient à elle. En fait, l'historien constate que, périodiquement, des civilisations perdent de vue cette subordination nécessaire, que certaines des techniques qui les constituent s'érigent en buts autonomes et deviennent des idoles dévorantes auxquelles les hommes sont abandonnés. Je prends un exemple : j'étudie depuis de longues années cette période de l'histoire romaine qu'on appelle le bas-empire, l'époque des empereurs Dioclétien, Constantin, Théodose, etc... De grands empereurs qui s'étaient donné une grande tâche, sauver l'empire romain menacé par les Barbares, l'anarchie et la ruine. Mais leur patriotisme romain leur fit perdre de vue l'idée essentielle : que l'empire, la civilisation romaine n'avait le droit d'exister que s'ils sauvegardaient des conditions de vie vraiment humaines. En effet, ces empereurs ont bien sauvé l'empire, mais à quel prix ? Entre leurs mains, l'état romain devint une dure et lourde tyrannie, la société romaine une société de castes héréditaires d'où toute liberté était bannie. Comme l'a dit un grand historien, M. Rostovseff<sup>9</sup>, "ils ne songèrent pas à se demander s'il valait la peine de sauver l'Empire romain pour en faire une prison pour des millions d'hommes".

Dans l'exemple ci-dessus, c'est la technique politique, l'Etat, qui, détournée de son but, se développe pour elle-même et s'impose violemment à l'homme ; l'histoire plus récente nous montre, à l'époque capitaliste, libérale, la technique économique exercer une tyrannie semblable, les hommes de ce temps (qui dans une certaine mesure reste encore la nôtre) ont eu l'impression d'être sacrifiés à l'idole de la production, des échanges, du commerce, des affaires, les masses ouvrières en particulier, ont dû se plier à des conditions absolument intolérables, et cela au nom de l'abaissement des prix de revient, des nécessités de la technique industrielle, etc... le moyen (l'économie) avait ici encore usurpé la place de la fin (l'homme).

- 3 -

Fin immédiate, ai-je souligné plus haut, non pas fin suprême. Dire que la civilisation est au service de l'homme ne signifie pas qu'elle ne doive pas se subordonner à quelque chose de plus haut que l'homme. Tout dépend de l'idée que nous nous faisons de l'homme et de sa raison d'être sur la terre. Si l'homme à son tour se trouve dépendant, c'est en dernière analyse par rapport à la fin dernière de l'homme que sera réglée sa civilisation.

---

<sup>9</sup> Historien de l'histoire économique et sociale de l'Empire romain (1870-1952). Ouvrage publié en 1926 en anglais.

Une civilisation d'inspiration chrétienne ne sera pas inhumaine, quoiqu'elle soit ouverte sur une perspective qui dépasse infiniment cette humble chose qu'est, aux yeux de la foi, l'humanité. Nous, chrétiens, croyons et professons que l'homme n'accomplit pas sa destinée sur cette terre charnelle, mais que sa destinée s'accomplit seulement en Dieu. "Celui qui veut sauver sa vie, la perdra" : une civilisation qui, de propos délibéré, refuse de sortir des limites d'une humanité trop humaine ne satisfait pas à l'idée beaucoup plus haute que nous nous faisons de la vocation de l'homme. Nous exigeons d'autant plus de la civilisation que nous nous faisons une idée plus haute et plus complète de la vocation de l'homme.

- 4 -

Essayons de préciser dans une telle perspective ce que seront ces exigences. Pour donner aux hommes qui appartiennent à une société le moyen de réaliser leur vocation profonde, cette société doit d'abord posséder une civilisation telle qu'elle assure à tous ses membres les moyens normaux de l'existence. Il faut d'abord, avant tout, que ces hommes puissent vivre. L'existence d'une classe misérable, à qui le pain quotidien, le logement, le vêtement, n'est pas assuré est le premier reproche d'inhumanité qu'une civilisation doit se préoccuper d'éviter. Cela seul suffit à prononcer une condamnation terrible contre la civilisation de l'Europe capitaliste : la misère d'une trop grande fraction des classes populaires, l'incertitude que la menace du chômage faisait poser sur tous, les conditions précaires d'hygiène (taudis, etc...) auxquelles des millions de travailleurs étaient réduits étaient autant de crimes contre l'humanité.

- 5 -

Mais ce n'est là qu'un premier ordre d'exigences. Une civilisation qui ne ferait rien autre que d'assurer à ses membres le moyen de vivre au sens biologique du mot : boire, manger, dormir, se reproduire, ne serait pas encore, une civilisation humaine, puisqu'elle ne faciliterait que la vie en quelque sorte animale de l'homme. Il faut de plus que la conquête de ces moyens d'existence matérielle n'absorbe pas toute la vie, ne consume pas toute l'activité de l'homme. Il faut que ce minimum soit non seulement assuré, mais qu'il n'exige, pour être obtenu, qu'une fraction du temps et de l'énergie de chacun. Je n'exige pas seulement des loisirs au nom de la nécessité (biologique encore et animale) du repos, de la relaxation, mais d'une façon plus haute et plus impérieuse : il faut que l'homme, que tous les hommes d'une civilisation, puissent jouir d'assez de loisir et de liberté pour pouvoir réaliser pleinement leur vocation d'homme, qui n'est pas satisfaite lorsque l'animal humain a reçu sa ration... Il faut qu'ils puissent s'élever à un niveau supérieur : qu'ils puissent se consacrer à un effort de culture personnelle, de perfectionnement intérieur, un chrétien ajoutera : à une activité plus haute encore : la vie religieuse, avec ce qu'elle implique de recueillement, de méditation, de prière.

Le problème est beaucoup plus complexe qu'il ne paraît à première vue : pour être humaine, aux yeux des chrétiens, la civilisation doit permettre [de] rendre normalement possible, sans vertus héroïques, la pratique de la vie religieuse, forme supérieure de la vie proprement humaine. Il ne suffit pas pour cela de

proclamer la liberté des cultes, d'assurer à tous assez de loisir pour aller passer une demi-heure à l'église le dimanche matin. Il faut encore que la vie collective ne se fasse pas si envahissante, si tyrannique qu'elle empiète sur le sanctuaire intérieur de l'âme, il faut qu'elle assure à tous une certaine sérénité intérieure, et pour tout dire la liberté profonde, la disponibilité du cœur. Je pense ici aux excès d'une certaine conception de la vie politique qui ne laisserait aucun moment de la vie au recueillement, à la contemplation, je pense à une conception de la propagande qui se ferait si obsédante qu'à aucun moment l'homme n'aurait pas la possibilité de s'isoler facilement dans un silence et une tranquillité suffisante, pour se retrouver soi-même et s'avancer dans la méditation et la prière, à la rencontre de Dieu.

- 6 -

Le pain, la liberté intérieure, ce n'est pas tout. Pour que l'homme réalise sa destinée, il faut encore qu'il ne cesse pas d'être un homme; une civilisation normale doit encore sauvegarder sa dignité. Il ne faut pas que la conquête du pain quotidien s'obtienne au prix d'un avilissement, d'une dégradation de la dignité humaine. L'organisation de la vie collective doit être telle qu'elle respecte dans tous les membres de la société l'éminente dignité de l'homme, créature de Dieu, rachetée par le sang du Christ, demeure de la grâce. Je n'insiste pas là-dessus : une telle exigence suffit à écarter certains types d'organisation économique ou sociale.

- 7 -

Nous n'avons considéré jusqu'ici que l'homme isolé dans sa vocation personnelle. Une civilisation réellement humaine doit respecter sa nature profonde dans tous ses aspects, or, il est essentiel de constater que l'homme ne s'avance pas seul à la rencontre de sa destinée, il est naturellement inséré dans des groupes sociaux qui adhèrent aux fibres les plus profondes de son être, qui déterminent l'orientation prise par sa vie et dont le sort ne peut être séparé du sien. La famille d'abord. La civilisation doit être telle qu'elle respecte le mystère qu'est l'amour de l'homme pour la femme, sanctifié par le mariage, et, comme tout amour, fécond de soi. La triple exigence du pain, de la liberté et de la dignité doit s'entendre, au même titre que de l'individu, de la communauté familiale ; une civilisation humaine doit assurer à la famille les moyens matériels d'existence, doit respecter l'autonomie de son intimité, doit faire respecter la dignité du père de famille, de la femme en tant que femme, de l'enfant.

- 8 -

L'homme enfin s'insère dans une communauté plus large que la communauté familiale. Pour qu'il puisse réaliser sa vocation profonde, il faut que la civilisation respecte en lui les caractères propres que cette vocation reçoit de la communauté dans laquelle l'insèrent les liens du sang, l'héritage de l'histoire, les traditions du sol où il est né. Une civilisation ne sera vraiment humaine que si elle ne le mutile pas en lui demandant le sacrifice de ces valeurs proprement nationales qui enracinent l'homme dans l'être. Là encore nous sommes frappés du caractère barbare de la civilisation de l'Europe capitaliste qui a si

cruellement mutilé le patrimoine national des classes populaires, desséchant en elles, par les conditions de vie qu'elles leur imposaient, la sève riche et féconde de la vie communautaire.

Ce sont là des indications bien rapides, elles pourront suffire à orienter la réflexion du lecteur, pour peu qu'il aperçoive comment tous ces aspects, sommairement définis, se relient les uns aux autres : dans tous les domaines, nous avons retrouvé le même principe : il faut que la civilisation soit un ensemble de moyens techniques par lesquels la société offre à l'homme la possibilité de réaliser plus pleinement son être, plus pleinement qu'il ne le pourrait s'il était resté l'animal tremblant et isolé qu'on se plaît à imaginer (de façon à vrai dire bien artificielle), à l'origine des temps, antérieurement à tout effort de Civilisation. C'est en prenant conscience de la nature profonde de l'homme, nature qui conditionne sa destinée, que nous voyons progressivement se dessiner les caractères que nous sommes en droit d'exiger impérativement de toute civilisation qui se veut digne de ce nom.

Henri DAVENSON